

Le mystère de l'abbé Loisy

[Le texte qui suit est constitué d'extraits de l'œuvre autobiographique d'Alfred Loisy reprise plusieurs fois et à des moments différents de sa vie : d'abord dans Choses passées, Paris, Émile Nourry, 1913 ; puis dans les trois gros volumes des Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps (1857-1927), Paris, É. Nourry, 1930-1931 enfin dans une notice publiée par Émile Poulat dans Critique et mystique. Autour de Loisy ou la conscience catholique et l'esprit moderne, Paris, Le Centurion, 1984.

Ce montage a été établi par Pierre-E. Leroy, maître de conférences au Collège de France et président de l'association. Il l'a lu en public, le 3 octobre 2003, à la chapelle de la Maison Saint-Joseph, à Châlons-en-Champagne, lors du colloque organisé par l'Association et intitulé : Histoire et vérité : Loisy à l'épreuve du temps ; cette lecture était entrecoupée de morceaux musicaux interprétés par l'ensemble Polyfolia de Châlons-en-Champagne]

1- Jusqu'au sacerdoce

La Marne, en sortant de Saint-Dizier, s'infléchit légèrement vers le sud et vient longer le pied des coteaux boisés ou plantés de vignes qui dominant de ce côté le fertile Perthois. Elle passe devant l'antique chapelle de Saint-Aubin, un saint à pèlerinages, et qui fait encore quelquefois des miracles ; puis c'est, en avançant à l'ouest, le petit clocher de la Neuville-au-Pont, moins haut que les arbres qui l'entourent ; plus loin, la vieille église d'Ambrières, qu'on dirait prête à tomber de l'escarpement où elle se dresse, veuve de ses nefs latérales, dépourvue de clocher, avec son portail mutilé comme si la hache y avait passé. Après un crochet vers le bourg de Perthes, la rivière paresseuse se rapproche des hauteurs, au-dessous de l'ancienne abbaye de Haute-Fontaine, et bientôt, la barrière de colline disparaissant, elle s'avance lentement à travers les plaines unies de la Champagne. C'est à Ambrières que je suis né. Ma maison natale est la dernière du village, un peu à l'écart, faisant pendant à l'église, du côté de Haute-Fontaine, avec une vue très agréable sur le cours sinueux de la Marne et sur les villages de la vallée. Mes ancêtres ont vécu là depuis les premières années du siècle dernier. Ils étaient cultivateurs, de père en fils. Au moins depuis le commencement du XVIII^e siècle, les Loisy étaient fermiers des moines de Haute-Fontaine, et leur clan prolifique avait essaimé dans les hameaux d'alentour. Les moines partis, mon arrière-grand-père n'avait pu s'entendre avec l'acheteur de biens nationaux qui les avait remplacés, et il était venu s'établir à Ambrières. Il ne semble pas que la souplesse de caractère ait jamais été le trait dominant de la famille. Brave gens, grands travailleurs, aimant la terre et sachant la soigner, un peu fiers peut-être pour leur condition, tels étaient les aïeux dont je viens. J'ai hérité de leurs goûts, mais non de leur vigueur. Moi aussi j'aurais aimé travailler la terre, et même à présent je ne m'y ennuierais pas du tout si mes forces me le permettaient. Elles ne me l'ont jamais permis.

Bien que ou parce que fermiers de moines, ces vieux Loisy semblent avoir été médiocrement dévots ; ils respectaient beaucoup la religion, la pratiquaient peu et la laissaient pratiquer à leurs femmes. L'esprit du pays était quelque peu janséniste, c'est-à-dire que les curés de l'ancien régime et leurs successeurs, dans la première moitié du XIX^e siècle, avaient accoutumé les campagnards à prendre le christianisme au sérieux, comme une sage et austère discipline, que l'on estimait toujours, même lorsque l'on ne s'y conformait qu'à demi. Un cousin éloigné de mon père s'était fait prêtre : on ne me le cita jamais en exemple.

Dans la famille de ma mère, la tradition était assez différente : deux cousins germains de son père étaient prêtres et occupaient des postes assez élevés dans le diocèse de Châlons-sur-Marne ; ils faisaient suite à d'arrière-grands-oncles qui étaient entrés dans le clergé avant la Révolution. Ma mère était vraiment pieuse, sans raffinement de théologie ni de mysticisme. Peut-être même était-elle un peu superstitieuse. Douée d'une excellente mémoire et d'un esprit curieux, elle savait tous les vieux contes que l'on répétait encore aux veillées d'hiver de sa jeunesse, sous le règne de Louis-Philippe ; elle connaissait aussi maintes coutumes de la magie populaire, et les présages, toute la science des paysans dans les siècles passés.[...]

Toutes ces histoires m'intéressaient vivement. Mon père les écoutait sans broncher, souriait à la fin, n'en croyait mot. De la religion même, jusqu'aux approches de la vieillesse, il ne se souciait guère davantage ; il en gardait les règles morales ; à l'égard des croyances et des pratiques proprement religieuses il était d'une indifférence parfaitement sereine, et l'on peut dire spontanée. Car il n'avait jamais été qu'à une bonne école primaire, n'avait pas eu le temps de lire et n'aurait pu critiquer dans le détail ce qu'enseignent les prêtres. D'ailleurs il ne l'aurait pas voulu, étant d'esprit circonspect, et jugeant sévèrement les gens qui parlent de ce qu'ils ignorent. Il se taisait donc sur la religion, parce que la religion ne lui disait rien. Si je n'étais entré dans les ordres, il aurait probablement persévéré jusqu'à la fin dans cette attitude. Mais, dans ses dernières années, sans que j'eusse eu l'indiscrétion de vouloir le convertir, il apporta un peu plus d'attention aux choses de l'Église ; il venait volontiers entendre les petits sermons que j'adressais le dimanche aux paroissiens d'Ambrières pendant les vacances ; quelques mois avant sa mort, qui arriva en 1895, il consentit même à se confesser à un père jésuite qui était venu donner une mission dans le village.

Au temps de mon enfance, ni mon père ni ma mère ne songeaient à me diriger vers l'état ecclésiastique. Ils m'en auraient plutôt détourné s'ils avaient pensé que je dusse avoir un jour l'idée d'y entrer. Mes petits succès d'écolier leur avaient donné pour moi d'autres ambitions. L'instituteur d'Ambrières, Alfred Philippe, intelligent et dévoué, avait trouvé en moi un élève appliqué, docile, toujours prêt à apprendre. A la vérité, quand on m'amena pour la première fois à l'école, bambin de quatre ans et demi, timide et maladif, et que le maître voulut m'enseigner l'alphabet, je restai deux jours muet devant le tableau où l'on me montrait les lettres ; le troisième jour, je les dis toutes sans me faire prier, n'ayant pas voulu prononcer les noms de ces signes étranges avant de les bien connaître. Depuis lors j'appris tout ce qu'on voulut. [...] On avait [bien] essayé de m'appliquer à des travaux [agricoles] faciles, [mais] les expériences n'eurent rien d'encourageant ; j'avais peur des chevaux qu'on me donnait à conduire ; je n'avais pas la main assez forte pour les mener ; je rendais quelques services à la basse-cour et je surveillais les vaches dans l'enclos les jours de congé ; ce n'était pas suffisant pour faire un bon cultivateur. Mon incapacité dûment constatée, à mon grand regret, il fut résolu que j'entrerais au collège pour continuer d'apprendre, n'étant bon à rien autre, et devenir ensuite ce que je voudrais ou ce que je pourrais.[...]

Je ne fis que passer au collège municipal de Vitry-le-François, où j'avais été admis en 1869 après les vacances de Pâques ; la guerre de 1870, l'occupation prussienne, la faiblesse de ma santé décidèrent mes parents à me garder auprès d'eux pendant l'année scolaire 1870-1871 ; ils me gardèrent même encore l'année suivante, parce qu'un jeune prêtre étant devenu curé d'Ambrières, on obtint qu'il me donnerait des leçons. [...]

Jusqu'alors je n'étais pas très pieux. Mon éducation religieuse avait été ce qu'elle pouvait être au sein de la famille ; ma mère y veillait ; j'étais sage à l'église comme à l'école ; je prenais mon catéchisme au sérieux, comme tout le reste ; j'avais fait ce qu'on appelle une bonne première communion. Mais le vieux prêtre qui m'avait instruit était un

homme de l'ancien temps, un peu sévère, qui nous enseignait les rudiments de la foi sans faire trop vibrer la corde du sentiment. Je croyais avec simplicité, et je m'acquittais pareillement de ce qu'on me disait être les devoirs d'un enfant chrétien. Il y avait eu pourtant dans ma confession générale, avant la première communion, parmi les petites misères de l'enfance, un énorme péché. Un jour, quand j'avais huit ou neuf ans, errant seul sur la pente du coteau, devant la maison, et réfléchissant sur les ennuis de ma chétive existence, j'avais dit tout haut : « Dieu n'est pas bon ! » Le souvenir m'en était resté. Une opinion si radicale n'était pas compatible avec l'enseignement de M. le curé, et l'on a toujours tort de s'impatienter contre l'Éternel. Je me réconciliai donc sincèrement avec la Providence, en lui demandant pardon de l'avoir soupçonnée.

De loin en loin, quelques personnes, voyant mon application à l'étude, mon peu de goût pour les jeux bruyants, l'espèce de gravité triste qui résultait de ma mauvaise santé, disaient que je serais « curé » : rien ne m'était plus désagréable. Les prêtres que j'avais connus jusqu'alors m'inspiraient plus de respect que de sympathie. J'aurais éprouvé plutôt un peu d'inquiétude et de malaise devant ces hommes surnaturels. Cependant, le dimanche de septembre 1871 où l'abbé Munier fut installé curé de notre village, j'eus une impression singulière. La paroisse était en émoi ; M. le Maire et le Conseil de Fabrique étaient présents à la cérémonie ; il y avait même les pompiers en uniforme, avec leur chef. J'étais à ma place dans le banc de famille, à droite de ma mère, comme toujours. Quand le prêtre passa près de nous, il me sembla très ému, comme il l'était sans doute ; et l'instant d'après, quand il monta vers l'autel, quelque chose me dit qu'un jour, moi aussi, je monterais à cet autel et je dirais la messe dans cette église. Ce fut une sorte d'éclair, que je ne considérai point comme un avertissement du ciel ; mais c'est de ce jour-là probablement que je fus marqué par le sacrifice et orienté, presque sans m'en apercevoir, vers le sacerdoce. [...] En octobre 1872, j'entrai au collège ecclésiastique de Saint-Dizier.

*

J'[y] restai deux ans. Le collège était dirigé par des prêtres du diocèse de Langres. Tout ceux que j'ai pu connaître étaient pieux et bons.[...] Dès la fin de la première année, l'opinion commune était que je me ferais prêtre, et les plus malicieux disaient entre eux que je n'étais guère propre à autre chose.

Ce fut seulement à la fin d'octobre 1873 que je pris la décision fatale. Une retraite nous était prêchée tous les ans avant la fête de la Toussaint. Cette année là, le prédicateur fut un homme à qui les circonstances donnaient un prestige particulier. C'était un jésuite, le Père Stumpf, ancien recteur du collège de Saint Clément, à Metz, que la politique de Bismarck avait fait fermer en 1872. Notre prédicateur nous arrivait donc avec l'auréole de la persécution, comme un Français chassé de cette Lorraine qu'on nous avait prise. Il nous parla en religieux et avec l'expérience qu'il avait de la jeunesse [...]. Il nous exposa avec force et lucidité les grands principes de la foi. Dans ces retraites, toutes les instructions convergent au même but, préparer ce qu'on appelle « l'élection », le choix entre Dieu et le monde. Ce choix, quand il s'agit de personnes croyantes qui ne sont pas engagées dans une carrière a une signification considérable. Le P. Stumpf le savait beaucoup mieux que nous. Il nous montra clairement que notre éternité n'était pas seule en cause, que la simple résolution de vivre en bons chrétiens n'était pas tout ce que Dieu attendait de nous, et que nous avions d'abord à examiner ce que nous ferions pour Dieu de notre avenir en ce monde. Je fus profondément remué. [...] Que ferais-je ici-bas ? Nul ne m'avait dit que j'eusse des aptitudes pour telle ou telle profession. Je n'avais aucune inclination spéciale pour l'une ou l'autre de celles que je connaissais. L'idée de me consacrer à un service

désintéressé de l'humanité me séduisait. Il ne me venait pas à l'esprit que quantité de fonctions sont ou peuvent être des services de ce genre et que l'Église catholique n'a pas le monopole du dévouement. Mes réflexions d'enfant solitaire et inexpérimenté m'amènèrent donc à une résolution que je n'avais pas prévue, et contre laquelle j'aurais encore protesté trois semaines auparavant. Il me semblait évident que Dieu m'appelait ; que mon inclination réelle avait toujours été vers le sacerdoce ; qu'un préjugé puéril m'avait empêché de m'en apercevoir ; que ceux-là ne se trompaient pas qui me jugeaient mal doué pour une carrière laïque. Et ne devais-je pas me réjouir de cette incapacité ? L'apostolat catholique n'était-il pas une grande chose ? Servir l'Église, n'était-ce pas servir la vérité ? Au demeurant, mon existence était si fragile que je pouvais l'offrir à l'Éternel sans grand inconvénient pour personne ; à lui de voir s'il en tirerait quelque parti avant de la reprendre définitivement.

[...]

Le difficile était d'obtenir l'assentiment de ma famille. Ma mère fut très surprise, et nullement réjouie, quand je lui fis part de ma détermination, au parloir, un certain jour de mai 1874. Elle revint la semaine suivante me dire que mon père était très affligé de mon projet, - ce dont je ne doutais pas, - et qu'il en perdait le sommeil. Mais j'avais prévu aussi qu'il ne s'y opposerait pas absolument. Jamais l'affaire ne fut discutée entre nous. On n'osait pas me contrarier, et l'on croyait, non sans apparence de raison, que, ma santé me laissant fort peu de chances d'avenir, le plus sage était de me laisser faire ce que je voulais. [...]

C'est ainsi que, dans les premiers jours d'octobre 1874, j'entrai au grand séminaire de Châlons-sur-Marne. Mon père m'y ayant conduit lui-même, très anxieux, mais sans me dire un mot qui pût me faire de la peine. J'étais venu en laïque ; il fallut prendre la soutane en arrivant. Je revêtis l'habit ecclésiastique avec moins de joie que je n'avais pensé ; puis je reconduisis mon père à la gare. Nous nous séparâmes assez tristement. Je m'en revins, à pas lents, vers le grand séminaire, un peu regardé par des gens qui se demandaient s'ils n'avaient jamais vu abbé d'aussi juvénile apparence. En passant devant l'église Saint Alpin, je croisai un homme assez bien mis qui poussa un cri d'horreur indignée. Je n'entendis pas tout son discours, mais je saisis fort bien une injure à mon adresse et surtout une véhémence imprécation contre l'Église, voleuse d'enfants, qui abuse de la confiance des parents... L'auteur de cette violente sortie n'avait probablement que de bonnes intentions ; il ne se rendait pas compte de l'effet que ses paroles pouvaient produire sur une âme simple et non dépourvue de courage. Je franchis le seuil de l'église et j'y priai quelques instants. Quand je sortis, j'étais en mesure de braver tous les blasphèmes et les sarcasmes de l'incrédulité ; je regagnai le grand séminaire en pleine tranquillité d'âme ; ne connaissant dans la maison personne autre que le supérieur, à qui mon père m'avait présenté, je montai à la chambre qui m'avait été assignée et j'organisai mon petit ménage en attendant l'exercice du soir.

*

Le grand séminaire de Châlons était alors installé dans un ancien couvent qui menaçait ruine, à côté de la préfecture. Il était dirigé par des prêtres du diocèse. Quelques années auparavant, l'évêque, M. Meignan, qui avait été professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne, quand il existait là une Faculté de théologie catholique, et qui se piquait de zèle pour les bonnes études, avait congédié les prêtres de la Mission, dits Lazaristes, et les avait remplacés par des prêtres choisis dans son clergé. L'essai n'avait pas répondu à ses espérances. [...]

Un prêtre vénérable, M. Roussel, qui avait vieilli dans le ministère paroissial, était à la tête de l'établissement. Ce n'était pas un homme d'études. Il avait une grande expérience de la vie et des hommes, même des évêques. Je doute fort qu'il admirât beaucoup la science de M. Meignan et qu'il la crût tout à fait solide. Sa propre théologie n'était pas compliquée. Son programme de vie ecclésiastique était des plus simples ; c'était celui qu'il avait pratiqué lui-même : austérité des mœurs et dévouement aux âmes. Dans l'intimité, il s'amusait franchement de la théologie oratoire et de l'apologétique à grand orchestre que Lacordaire avait mises en honneur et qui n'avait rien perdu encore de leur prestige en ce temps-là. M. Roussel était au fond un homme plein de bonté, mais l'extérieur était sévère, presque dur. Sa voix, saccadée par l'asthme, ne semblait avoir d'autre ton que celui du commandement. Il ne m'attira pas. Je mis plusieurs années à m'apercevoir qu'il me suivait avec un intérêt particulier. [...]

À côté du supérieur, il y avait l'économiste (M. Oury), bon vieux prêtre [...]; le professeur de théologie morale (M. Hémar), grand lecteur de *l'Univers* (le grand journal conservateur), à cheval sur l'orthodoxie, d'esprit assez original, mais de culture à peu près nulle ; le professeur de dogme et de droit canonique (M. Molard), revenu de Rome avec force diplômes, était plus à l'aise dans certains salons de la ville que dans sa chaire où il s'ennuyait visiblement [...]. M. Meignan n'estimait pas beaucoup ce corps professoral qu'il avait lui-même recruté. En 1882, quand, après avoir eu la velléité de m'y faire entrer, il me donna l'autorisation de rester à l'Institut catholique de Paris, il me dit : « Qu'auriez-vous fait avec un tel et un tel ? » Et il riait de bon cœur.

Le professeur de philosophie (l'abbé Ludot) était d'un type assez différent. Il était comme moi d'une famille de cultivateurs et de la même région champenoise. Un oncle prêtre l'avait dirigé vers l'état ecclésiastique. Il enseignait depuis deux ans seulement ; on l'avait fait professeur aussitôt après son ordination sacerdotale, sans autre préparation ; mais il avait beaucoup de bon sens et un esprit très fin ; il lisait les ouvrages de philosophie moderne et il nous commentait avec intelligence le vieux manuel de philosophie sulpicienne, aujourd'hui fort démodé, que Renan a vanté dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. [...] L'abbé Ludot n'était pas de tempérament mystique ; il ne s'arrêtait guère aux subtilités du dogme théologique ; je ne crois pas qu'il ait jamais été sérieusement troublé dans sa foi, peut-être parce qu'il ne prit pas la peine de la discuter à fond. Il était très dévoué à ses élèves et savait se faire aimer d'eux. C'est à lui que je m'adressai d'abord pour la confession. J'appris seulement plus tard qu'il était l'hérétique de la maison. Il passait pour catholique libéral, parce que, resté calme au milieu de l'effervescence que le concile du Vatican avait provoquée au séminaire de Châlons comme ailleurs, il s'était permis de ne pas prendre parti contre l'évêque, membre de la minorité anti-infaillibiliste, et qu'il parlait volontiers avec sympathie de Lacordaire et de Montalembert.

Sans M. Ludot, j'aurais quitté le séminaire au bout de trois mois pour me faire religieux. J'avais été d'abord grandement impressionné par les exercices de piété, les offices bien chantés, les cérémonies de la cathédrale. L'oraison mentale du matin me ravissait ; je m'y livrais avec une ferveur naïve ; aucun nuage de doute ne venait troubler mes relations avec le monde divin. Les chants d'église me jetaient parfois dans une sorte d'extase attendrie. J'ai encore très vivant en ma mémoire le sentiment de céleste mélancolie que me causa l'hymne *Placare, Christe, servulis*, aux vêpres pontificales de la Toussaint. [...]

[O Christ aie pitié de tes humbles serviteurs
Pour lesquels au trône de ta grâce
La vierge leur avocate
Implore la clémence du Père ...]

A la rentrée de 1875, je suivis les cours de théologie. C'était un monde nouveau pour moi et qui produisit sur mon esprit un effet singulier. Autant la contemplation mystique des objets de la foi est en général pacifiante pour l'âme, même pour l'intelligence qui se laisse dominer par le sentiment, autant l'analyse plus ou moins rationnelle de la croyance devient facilement un exercice des plus troublants.[...]. Ce premier contact de ma pensée avec la doctrine catholique, avec ce qu'on me présentait comme l'interprétation authentique de la révélation divine, fut quelque chose d'infiniment douloureux, et la suite répondit à ce début ; Les quatre années consécutives que je dus alors consacrer à l'étude de la doctrine chrétienne ont été pour moi, je puis le dire sans exagération, quatre années de torture intellectuelle et morale, où je me demande maintenant comment il se fait que ma raison n'a pas sombré ou que le fragile ressort de mon existence ne s'est point brisé. [...]

Bien que la foi ne se démontre pas et qu'aucune religion ne se maintienne en réalité par l'évidence rationnelle, le christianisme catholique prétend s'imposer à l'homme, non comme une doctrine immédiatement démontrable par la raison, mais comme un enseignement révélé, une institution divine dont le caractère surnaturelle et l'autorité indiscutable résultent des circonstances mêmes de leur origine. Dieu a parlé, Dieu s'est montré [...] il a dicté des Écritures sacrées qui contenaient l'annonce d'une économie plus large, définitive, l'économie du salut que lui-même devait établir, fait homme en Jésus ; il a paru dans le Christ, fondé ainsi l'Église avec son dogme, sa hiérarchie, son culte ; [...] Telle est la base du christianisme orthodoxe ;[...] ces principes étant admis, la théologie coordonne ses déductions ; les anciens docteurs ont spéculé sur les éléments de la foi comme sur des réalités profondes et le dogme catholique forme un système très équilibré, très bien lié, très compréhensif ; des hommes de génie l'ont perfectionné ; il a façonné notre mentalité occidentale, qui en est dégagée beaucoup moins, au fond, qu'elle ne le croit. Si l'on n'est pas en disposition ni en mesure de critiquer son point de départ, la théologie apparaît comme une sorte de science transcendante, travail de la raison humaine sur la matière que Dieu lui a fournie en se révélant. [...] Autant tels de ces objets de foi (les mystères de l'incarnation, de la Trinité, de la rédemption, les sacrements, l'eucharistie en particulier) m'avaient touché comme principe d'émotions religieuses, autant leur exposé scolastique jetait mon esprit dans un indéfinissable malaise. [...] j'étais venu sans défiance à l'enseignement que je recevais. Et c'est cet enseignement, tenu d'avance pour vrai, qui me tourmentait. [...]

Mes doutes sur la foi, ne provenant pas de la constatation que j'aurais pu faire moi-même d'une erreur ou de plusieurs erreurs particulières dans l'enseignement de l'Église, ne prirent pas dans mon esprit la consistance qu'il aurait fallu pour changer la résolution qui m'avait conduit au séminaire. Je n'avais même pas l'idée de rentrer dans le siècle pendant que j'en avais encore la liberté. Ma volonté de servir Dieu et l'Église dans le sacerdoce restait entière. Je regardais mes doutes involontaires comme une de ces épreuves dont parlent les auteurs mystiques, et j'attendais qu'il plût à Dieu de la faire cesser. Dans la candeur de mon âme, je pensais que l'incrédulité réelle ne se rencontrait que chez les gens qui étaient gênés par la morale chrétienne et qui avaient un intérêt personnel à ce que Dieu et l'enfer n'existassent point [...].

Mes scrupules témoignaient encore contre une discipline morale (de l'Église) aussi fautive que la discipline intellectuelle de la théologie. C'est dans la conscience et non au dehors qu'il faut mettre le principe essentiel de la moralité : élan généreux vers le bien, non accomplissement méticuleux d'un programme tracé d'avance par les autorités compétentes. Mon inquiétude sur le sujet que je viens de dire s'évanouit quand j'expérimentai ce qu'implique la profession du célibat strictement observé. [...] si ne n'est

pas pour prendre femme que je me suis fait mettre hors de l'Église, je ne m'estime en rien plus que ceux qui défroquent pour se marier [...]

*

Je cherchais dans la piété un remède à mes troubles intérieurs, espérant que Dieu finirait par m'en délivrer. Mes oraisons continuaient d'être ferventes. [...] Un peu de soulagement me vint d'ailleurs. [...] Je me procurai une Bible hébraïque, une grammaire élémentaire, un petit lexique, [...] je me mis à travailler seul. Là j'avais conscience de faire quelque chose. Comme la Bible grecque est un texte recommandé par l'Église, j'acquis pareillement l'édition sixtine de la version des Septante. Je déchiffrai l'hébreu de la Genèse, le comparant avec le grec des Septante et le latin de la Vulgate. N'étant aidé d'aucun commentaire critique, je ne pouvais pas faire de découverte troublante ; mais cette comparaison des textes m'intéressait beaucoup. Je croyais bonnement qu'elle m'aiderait à mieux entendre le livre inspiré ; et j'étais loin de soupçonner que ce même exercice, appliqué avec une méthode plus exacte que celle que j'avais dû improviser, m'induirait bientôt à penser de l'inspiration biblique autrement que l'Église.

Trois années s'écoulèrent, au terme desquelles je devais recevoir l'ordination du sous-diaconat, qui implique un engagement perpétuel envers l'Église dans le célibat. Cet engagement, je souhaitais depuis longtemps de le contracter, et cependant j'en étais à me demander, malgré moi, si ma vie ne serait pas ainsi sacrifiée au néant. Même à cet instant critique, je ne songeai pas à prendre le parti le plus sûr, qui était de rentrer dans le monde. Je croyais, je voulais croire que la religion catholique était l'absolue vérité. Mon directeur me conseillait, sans la moindre hésitation, de faire le pas décisif. Cela ne m'empêcha point de passer sans sommeil toute la nuit du 29 au 30 juin 1878, qui était le jour fixé pour l'ordination. Étendu sur ma couchette, dans mon humble cellule, je me remémorais tous les arguments que je connaissais de la démonstration chrétienne. Comme toujours, ils semblaient m'échapper à mesure que je les serrais davantage. Je ne voyais pas de défaut apparent à mes constructions, et je n'en craignais pas moins qu'elles ne portassent sur le vide. Quand vint le matin, j'étais brisé. Je n'avais plus la force de penser ; mais ma volonté subsistait, inflexible. Je voulais appartenir à Dieu, au Christ, à l'Église. [...]

Au mois de septembre suivant, je fus désigné par M. Meignan, sur la présentation de M. Roussel, pour suivre les cours de la Faculté de théologie qui allaient s'ouvrir à l'Institut catholique de Paris, nouvellement fondé. Je n'attendais rien de semblable, et je m'éloignai du grand séminaire à regret. J'étais d'ailleurs dans un état d'extrême fatigue cérébrale. La Faculté de théologie ne me séduisit pas du premier coup. Un jésuite, le P. Jovene, y enseignait une scolastique passablement abstruse : l'abbé Paulin Martin, syriacisant fort érudit, débutait comme professeur d'Écriture [...]; l'abbé Duchesne exposait l'histoire des origines chrétiennes ; tout jeune alors, il ne dominait pas, comme il le fit bientôt, une érudition déjà considérable [...] Je succombai à ce premier choc de la science. Revenu à Ambrières pour les vacances du 1^{er} janvier 1879, je dus voir le médecin qui m'avait soigné depuis mon enfance : il m'ordonna un mois de repos absolu et me dissuada de retourner à Paris.

Je rentrai pour quelques semaines au grand séminaire de Châlons, et je reçus l'ordination du diaconat le 29 mars. M. Meignan avait décidé que je serais prêtre en juin et affecté au ministère des paroisses, puisque je ne répondais pas au dessein qu'il avait formé sur moi pour des études supérieures. J'avais vingt-deux ans et quatre mois lorsqu'il me conféra le sacerdoce, le 29 juin, avec dispense pontificale pour le défaut d'âge canonique.

Je partis dès le lendemain, après une première messe, pour Ambrières, où, le dimanche suivant, 6 juillet, ma première messe chantée fut célébrée avec quelque solennité. Des amis étaient venus quelques jours à l'avance, et nous avons décorés de feuillages et de guirlandes la vieille église, qui depuis longtemps n'avait pas vu semblable

fête. Deux de mes anciens maîtres du collège de Saint-Dizier, M. Fourot et M. Thibonnet, qui m'avaient gardé toute leur sympathie, se joignirent à nous pour les cérémonies du dimanche. C'étaient des chantres exercés. Après la messe il exécutèrent de leur meilleure voix, le cantique de Gounod : *le Ciel a visité la terre* [...]. A l'office de vêpres, je pris moi-même la parole pour rendre grâce à Dieu de cette journée... Ce fut vraiment un beau jour, où l'horizon ne paraissait à personne, pas même à moi, chargé du moindre nuage.

Huit jours après, l'évêque me nommait curé de Broussy-le-Grand, village perdu, entre Fère-Champenoise et Sézanne. La paroisse était une des plus mal famées du diocèse, la pratique religieuse y était nulle. Selon toute probabilité, l'administration voulait me faire sentir qu'on a toujours tort d'être malade officiellement

Dans ma solitude, je commençai à me ressaisir. Le calme ne revenait pas dans mon esprit, mais je reprenais quelque force physique. Il fit très froid dans mon église durant le terrible hiver 1879-1880. Je ne m'en portai pas plus mal.[...] Au bout de six mois, M. Roussel, qui avait pitié de mon isolement, obtint qu'on me transférât à la paroisse de Landricourt, voisine d'Ambrières, où je m'installai le 2 février 1880. Ma santé s'améliorait de plus en plus, et je pus faire des réflexions sur le sort qui m'était réservé. [...] La vie de curé de campagne ne me convenait pas. Mes goûts n'étaient que pour les études religieuses, que je poursuivais comme je pouvais, non seulement en vue d'un professorat éventuel, mais parce que je méditais dès ce temps-là, en toute simplicité, la composition d'un grand ouvrage où je démontrerais, par l'histoire et la philosophie, la vérité du catholicisme. C'est dire que j'étais toujours préoccupé de me prouver cette vérité à moi-même.

Il me parut alors que mon unique chance d'avenir était dans la reprise du projet qui avait échoué à la fin de 1878 : suivre les cours de l'Institut catholique de Paris pour prendre des grades théologiques qui donneraient satisfaction à M. Meignan et m'imposeraient à son choix. Il me fallut user d'une certaine diplomatie pour obtenir l'autorisation nécessaire. [...] M. Meignan me reçut avec bienveillance et, quelques jours plus tard, le 10 mai 1881, m'octroya le congé que je lui avais demandé. Deux jours après, j'étais à Paris.

J'ai connu depuis l'idée que M. Meignan se faisait alors de ma personne. Un an plus tard, quand le recteur de l'Institut catholique, voulant m'attacher à son établissement, l'eut prié de convertir en congé indéfini le congé provisoire qui m'avait été accordé, l'évêque de Châlons y consentit sans grande difficulté. Mais ayant rencontré M. Duchesne en ce temps-là, il manifesta son étonnement : « Vous avez désiré un prêtre qui sort de mon séminaire ; il doit avoir l'esprit terriblement étroit ! — Mais non, mais non, répliqua Duchesne, il n'est pas plus étroit que moi. »

2- Le chemin vers l'excommunication.

En me vouant à des études de sciences religieuses, j'entreprenais en pays inconnu une sorte d'exploration qui devait me procurer plus d'une surprise. Ce fut surtout grâce à l'abbé (depuis Mgr) Louis Duchesne que je fus retenu à l'Institut catholique de Paris pour y enseigner d'abord la langue hébraïque. A la fin de 1885, le professeur d'Écriture sainte et d'hébreu étant tombé malade, Duchesne me proposa au recteur, Mgr d'Hulst, comme répétiteur d'hébreu auprès de mes condisciples. Tel fut le modeste début d'un enseignement qui, progressivement élargi, devait durer douze ans. Mais la faillite de l'orthodoxie fut acquise pour moi au cours de cette période. [...]

Au commencement de l'année scolaire 1882-1883, étant décidé que je resterais à l'Institut catholique et me préparerais à y enseigner plus tard l'Écriture sainte, je m'inscrivis aux cours d'assyriologie et d'égyptologie qui se donnaient à l'École pratique des Hautes Études et, sur l'avis de mes supérieurs, aussi de mon confesseur, je suivis de

même les cours d'hébreu que Renan professait au Collège de France. Renan commentait alors les Psaumes, et surtout au point de vue de la critique textuelle [...]. Il m'apprit à discuter scientifiquement les textes de la Bible, et ce que j'inférai de ses leçons fut que le commentaire scientifique de l'Écriture était à refondre entièrement dans l'Église catholique pour s'adapter aux conditions réelles de la culture de notre temps. [...]

Voici en quels termes je résumai ma situation religieuse dans une note datée du 15 novembre 1886 de mon journal :

Je suis décidé à travailler et à servir l'Église, qui a fait et à qui appartient l'éducation de l'humanité. Sans renier sa tradition, mais à condition d'en retenir l'esprit de préférence à la lettre, elle reste une institution nécessaire et la plus divine chose qui soit sur la terre. Elle a capitalisé les subtilités des théologiens, mais elle a aussi amassé les principes d'ordre, de dévouement, de vertu, qui garantissent le bonheur à la famille et la paix à la société. Vouloir fonder quelque chose dans l'ordre moral en dehors du Christ et de l'Église serait aujourd'hui une utopie. Qu'il y ait des choses surannées dans la discipline ecclésiastique, que les pratiques de notre culte ne soient pas tout à fait en rapport avec les besoins du temps, que le sens matériel des formules théologiques devienne de jour en jour moins soutenable : c'est ce que je crois voir avec plus de clarté à mesure que je connais mieux le passé de la religion et celui de l'humanité. Je puis me tromper, et je reste, par ma volonté, tout disposé à admettre le contraire de ce que je pense, si le contraire de ce que je pense est vrai.

[.....]

Au printemps de l'année 1888, je me trouvais en cas d'accepter ou de refuser la chaire d'Écriture Sainte qui m'était offerte pour l'année scolaire 1889-1890. Duchesne était contre l'acceptation ; déjà il faisait valoir l'idée dans laquelle il s'est assuré jusqu'à sa mort, l'impossibilité réelle d'une évolution scientifique sur le terrain de la Bible dans l'Église romaine ; le danger permanent, déjà imminent, auquel j'allais m'exposer en assumant la responsabilité d'un enseignement qui me mettrait aux prises avec les théologiens ; d'autre part, il me remontrait les avantages et facilités d'une carrière honorable dans le domaine de la philologie sémitique, avec la perspective de ce paradis des savants, un fauteuil à l'Institut de France.[...] Mais je ne fus jamais tenté par ce genre de gloire, et mon parti était pris d'entreprendre prudemment, méthodiquement, la réforme de l'enseignement biblique dans l'Église romaine, au fond la réforme morale du régime intellectuel dans le catholicisme romain.

Mon plan d'enseignement était simple et clair, assez vaste pour occuper toute ma vie, si on m'eut laissé la faculté de le remplir. L'idée fondamentale en était qu'il fallait créer dans l'Église catholique l'étude scientifique de la Bible en reprenant, comme en sous-œuvre et les questions d'introduction biblique et l'exégèse même, pour les faire passer du plan dogmatique et artificiel de la théologie scolastique au plan positif de la critique et de l'histoire. [...]

Inutile de retracer ici en détail les événements qui m'empêchèrent de réaliser mon programme. En octobre 1892, le Supérieur de Saint-Sulpice, M. Icard, interdit à ses étudiants mon cours d'Écriture sainte parce que j'avais contesté le caractère historique des premiers chapitres de la Genèse. Le recteur de l'Institut catholique, Mgr d'Hulst, crut bon alors d'orienter le débat vers le côté le moins réel et le plus dangereux, celui de l'inspiration. Une controverse violente et confuse en résulta, en suite de laquelle, le conseil des évêques protecteurs de l'Institut catholique me retira d'abord l'enseignement de l'Écriture sainte, puis celui des langues. [...]

La principale conséquence de tout cela fut que, relégué bientôt dans l'aumônerie d'un pensionnat de jeunes filles à Neuilly-sur-Seine, je pris pour thème de mes préoccupations et de mes réflexions l'enseignement ordinaire de l'Église et non seulement l'histoire de la Bible. [...] (Je travaillais beaucoup et publiait de nombreux articles dans *la Revue du*

Clergé français, notamment) *La religion d'Israël*, ses origines (15 octobre 1904), où on lisait que les données chronologiques de la Bible », pour les époques primitives, « ressemblent maintenant à un mince filet jeté en guise de pont sur un abîme dont on entrevoit pas les limites », et que « les premiers chapitres de la Genèse ne nous apprennent pas et ne veulent pas nous apprendre dans quelles circonstances l'homme et la religion firent leur entrée dans le monde ni comment ils s'y comportèrent au cours des âges préhistoriques », mais « nous font seulement entendre que l'homme parut sur la terre par la volonté et la vertu de Dieu, en qualité de créateur, que Dieu cependant veillait sur l'humanité en ces temps reculés, comme il a fait plus tard, et qu'il la gouvernait selon sa justice et sa miséricorde ».

C'est peut-être encore beaucoup dire. Mais l'article fut censuré par lettre du cardinal Richard, archevêque de Paris, au directeur de la *Revue*, comme étant en contradiction avec la Constitution *Dei filius* (Concile du Vatican) et avec l'encyclique *Providentissimus Deus* de Léon XIII sur les études bibliques. La publication de la suite fut pareillement interdite. [...]

J'écrivis encore en 1902, *L'Évangile et l'Église*, par manière de réplique aux conférences du théologien protestant allemand Adolf von Harnack, sur « l'Essence du christianisme » (*Das Wesen des Christentums*, 1900), et dans *Autour d'un petit livre*, écrit en 1903, comme explication de *L'Évangile et l'Église* : esquisse du développement chrétien à partir de l'Évangile, pour montrer que l'essence de celui-ci, en tant qu'essence il y avait, s'était véritablement perpétuée dans le christianisme catholique, et que les transformations de l'Évangile dans le catholicisme romain avaient été autre chose qu'une altération progressive. Mais ma critique des Évangiles, encore assez circonspecte, était plus hardie en plusieurs points que celle de Harnack, et ma défense de l'Église romaine impliquait l'abandon des thèses absolues que professe la théologie scolastique touchant l'institution formelle de l'Église et des sacrements par le Christ, l'immutabilité des dogmes et la nature de l'autorité ecclésiastique, autorité dont je faisais un ministère d'éducation humaine, sans lui reconnaître un droit absolu sur l'intelligence et la conscience des croyants. C'est pourquoi mon apologie de l'Église fut condamnée comme subversive de la doctrine catholique : censure (provoquée par Rome) de *L'Évangile et l'Église* par le cardinal Richard (janvier 1903), à laquelle adhérèrent publiquement sept autres prélats français ; condamnation solennelle de cinq de mes ouvrages par décret du Saint-Office (décembre 1903) approuvé par Pie X, comme remplis d'erreurs très graves concernant « la révélation primitive, l'authenticité des faits et enseignements évangéliques, la divinité et la science du Christ, la résurrection, l'institution divine de l'Église, les sacrements ». Ainsi mon essai de reconstruction historique était interprété en agrégat d'erreurs théologiques, et l'autorité ecclésiastique allait me mettre en demeure de le condamner moi-même et de le récuser sous peine d'excommunication nominative. [...] La sentence toutefois demeura suspendue, en mars 1904, parce que j'avais spontanément renoncé à l'enseignement que je donnais à l'École pratique des Hautes Études. ..Mais le sentiment de fidélité profonde qui m'avait retenu jusque-là dans l'Église fut virtuellement brisé quand il me fut évident que l'autorité ecclésiastique me demandait de la servir contre la vérité.

[A ce moment douloureux, je ne pus m'empêcher de penser à mes parents. Je note dans mon journal à la date du 18 mars 1904] :

Pauvres parents, qui dormez en paix dans le cimetière de notre village, je ne reposerai peut-être pas auprès de vous, mais je ne vous renie pas, et je ne renie pas votre foi ; car votre religion a toujours été sincère, et ceux qui vont me frapper vous auraient trouvé jansénistes, parce que, vous aussi, vous preniez la religion au sérieux et vous ne saviez pas mentir. Je suis avec vous, vous êtes avec moi. Vous ne me reniez pas plus que je ne vous renie. Je sens que vous m'aidez et m'encouragez et que vous ne me blâmez pas. J'aurais été bien heureux en ce monde, si

j'avais pu être ignoré comme vous. Comme vous, hélas ! j'ai été humble et fier, quand j'aurais gagné à être orgueilleux et bas. Soutenez-moi toujours : car je ne veux pas que vous ayez à rougir de moi. La même éternité où vous êtes m'attend aussi. J'y marche avec confiance. [...] Je ne vous donnerai pas pour excuse que Dieu m'a trompé ; car Dieu ne trompe personne. Il fallait sans doute que ma vie connût tous ces obstacles et la catastrophe qui vient, pour que mon existence fût utile à d'autres. Et votre inexpérience même, qui a contribué autant que ma volonté au choix que j'ai fait, ce choix que vous auriez bien eu le courage d'empêcher, si vous aviez su, votre inexpérience était une nécessité divine pour le bien qui sortira de mes épreuves. Ne nous plaignons donc pas et ne regrettons rien. Pour moi je vous bénis, et je suis bien assuré que vous ne me maudissez pas....

Je continuai dans ma retraite mes travaux d'exégèse scientifique, ma collaboration aux revues, je parachevai la rédaction de mon commentaire comparé des Évangiles synoptiques. Quand vint la condamnation définitive du modernisme catholique, il me fut demandé de souscrire aux actes pontificaux ; je m'y refusai simplement. L'excommunication nominative fut prononcée le 7 mars 1908 :

Decretum Sacrae Romanae et Universalis Inquisitionis

Sacerdotem Alfredum Loisy, in diocesi Lingonensi in praesens commorantem, plura et verbo docuisse et scripto in vulgus edidisse... Que le prêtre Alfred Loisy, actuellement demeurant au diocèse de Langres ait enseigné oralement et vulgarisé par écrit beaucoup de choses qui ruinent les principaux fondements de la foi chrétienne, c'est ce qui est partout connu... Méprisant tout non seulement il n'abjura pas ses erreurs, mais par de nouveaux écrits... il n'a pas craint de les confirmer avec obstination... La suprême congrégation de la sainte inquisition romaine, par ordre exprès de N.S.P. le pape Pie X, prononce contre le prêtre Alfred Loisy nominativement et personnellement la sentence d'excommunication... et solennellement déclare qu'il doit être évité de tous.... Ad omnibus vitari debere

Donné à Rome, au Palais du Saint Office, le 7 mars 1908. Pierre Palombelli, notaire de la sainte inquisition romaine et universelle.

3- Ouvrir d'autres horizons...

Mon activité spirituelle et scientifique était désormais libérée de toute entrave, et les circonstances ne tardèrent pas à lui procurer un champ nouveau. La chaire d'histoire des religions étant devenue vacante au Collège de France, j'y fus appelé en mars 1909. Jusqu'alors les religions que j'avais surtout étudiées étaient la religion d'Israël et le christianisme en ses origines, aussi les anciens cultes de la Babylonie et de l'Assyrie. Il s'agissait maintenant de situer ces religions sémitiques dans le cadre général des religions du monde en scrutant les éléments essentiels de toutes les religions, en analysant les caractères et les formes de ces éléments dans les différents cultes, afin d'atteindre ainsi au plus intime de toutes les religions et de la religion. Ces éléments me parurent être le sacrifice, la divination et la prophétie, la prière, la morale religieuse, les initiatives réformatrices d'où sont provenues les religions que l'on dit universelles, par opposition aux cultes de tribus ou de peuples. Je commençais par les sacrifices, les rites étant, dans toutes les religions, l'élément le plus durable, celui où se reconnaît le mieux l'esprit de chaque religion, et le sacrifice ayant été au premier plan de tous les rituels dans les

religions de l'antiquité, si ce n'est même dans le christianisme. Ces réalités, je les voulais considérer librement, abstraction faite de toutes les orthodoxies théologiques et de tout dogmatisme scientifique. [...]

(J'avais déjà dans mon Journal, posé les deux limites extrêmes entre lesquelles se place l'expérience humaine) D'un côté, il n'y a pas plus de raison d'admettre l'immortalité des hommes que celle des puces, des fourmis, des serpents et des ânes. Tout cela est la vermine de la terre, sort d'elle, y retourne, fait corps avec elle, suit l'évolution de son existence, comme la terre sans doute suit l'évolution du soleil et le soleil celle du système astral dont il fait partie. Il faut à l'homme une étrange naïveté ou un orgueil insensé pour s'imaginer qu'il a droit à des attentions particulières de l'Éternel, et que Dieu compte sur lui pour orner son ciel. C'est même exagérer beaucoup, à ce qu'il semble, la valeur de l'homme comme être moral, que de le vouloir immortel en cette qualité. Quoiqu'il fasse en ce monde, il est déjà payé quand il en sort. La vie d'un homme est un phénomène comme la vie d'une plante. [...] (Et d'autre part) celui qui a connu, quand ce ne serait qu'un moment, et nonobstant les limites et la part d'illusion inhérentes à toutes nos perceptions, celui, dis-je, qui a connu l'idéal sous forme de vrai, de bien, de beau, qui a joui plus ou moins purement, plus ou moins parfaitement de la connaissance et de l'amour, celui-là est entré dans l'éternité, il a vu Dieu face à face, et il peut mourir sans crainte ; car il a vécu assez pour vivre toujours, il a inscrit sa signature en caractères ineffaçables dans la conscience du Dieu vivant.

Les premiers résultats de ces travaux ont été consignés en deux volumes : *Essai historique sur le sacrifice, Les Mystères païens et le mystère chrétien* et quelques écrits de moindre importance.

D'autre part, la guerre mondiale me fut une source d'expériences et d'impressions religieuses et morales qui complétèrent mes études historiques en me démontrant, dans un cas unique et péremptoire, l'impuissance des christianismes existants à réaliser la religion de la fraternité universelle qui était impliquée dans l'Évangile sous la notion mythique du règne de Dieu. [...]

Au commencement de 1917, devant les horreurs de l'interminable guerre, je conçois et bientôt j'écris mon livre de *La Religion*. D'où viennent, chez les hommes, le sens de l'humanité, et, entre les peuples, l'appétit d'extermination mutuelle ?

Voix lointaines des humanités qui nous ont précédés, qui nous portent et qui subsistent en nous, voix plus proches de nos frères tombés, qui parlent encore bien que morts, et avec plus d'autorité que s'ils étaient vivants ; voix plus intime de notre conscience personnelle, en laquelle trouvent écho les autres voix : tel est le témoignage qu'il s'agit d'écouter, d'entendre et d'expliquer... C'est ainsi qu'il convient de méditer sur la vie, la mort et le devoir, devant la vie, la mort et de devoir en action, non pas dans l'isolement d'une raison fière d'elle-même et qui jongle avec ses idées pour en tirer une solution inédite du problème humain...

Le but de ce livre tendait à montrer dans une religion et une morale de l'humanité le couronnement de l'évolution religieuse et morale des siècles passés :

La révolution religieuse qui couve en Europe depuis plusieurs siècles, coordonnée à une évolution politique, sociale, scientifique et à l'expansion des peuples chrétiens dans le monde, est arrivée à un moment décisif. La guerre actuelle n'est pas qu'une querelle de peuples, c'est le duel de l'humanité qui veut être et d'une humanité qui ne veut pas mourir, de la religion qui se fait et de celle qui tombe... Du dénouement de ce combat tragique dépend l'orientation de l'avenir. Il faut qu'un programme d'humanité meilleure se dégage du borborygme où notre humanité malheureuse a versé tant de sang ; que les hommes vautours qui se repaissent de carnage y soient enfin dénoncés pour ce qu'ils sont, les fils de l'animalité, que la notion évangélique de la fraternité humaine soit reprise avec un sens plus juste des conditions qui sont

celles de notre existence ; que notre espèce trouve d'autres moyens de progrès que le massacre collectif. Sans doute était-il nécessaire qu'elle connût un tel paroxysme de folie, de haine, de cruauté, tout l'épanouissement de sa laideur, pour embrasser avec plus de foi et d'énergie un idéal de sagesse, d'amour et de bonté, toute la perfection qu'elle se promet.¹

(Dans le même esprit je concluais) mes considérations sur « La paix des nations et la religion de l'avenir » (Ouverture du cours au Collège de France, 2 décembre 1918) :

Le grand effort dont nous venons de voir la nécessité ne peut être fourni que par une grande foi et une grande espérance. Sachons donc puiser dans notre idéal humain la force que l'homme a toujours trouvée dans la foi... La moindre tâche, accomplie en esprit d'humanité, est une contribution utile à la cité de Dieu. Ne disons pas que les grands intérêts du monde ne regardent que les conducteurs des peuples... Les chefs seront impuissants s'ils ne sont portés et soutenus, poussés par la foule. Petits et grands, nous sommes solidaires les uns des autres et solidairement responsables devant l'humanité de ce que nous faisons pour elle.

Cependant, il me répugnait de paraître enfermer la religion dans un système philosophique. Aussi écrivais-je, le 15 janvier 1918, à Friedrich von Hügel, précisément à propos de *La Religion* :

Moi aussi, je sais, à l'occasion, me placer au point de vue de l'éternité, et je n'éprouve pas la moindre difficulté à m'y compter pour rien. Je n'ai aucunement nié l'existence de toute réalité surhumaine. J'ai pensé constater l'impuissance de toutes les spéculations sur le sujet, depuis le commencement et actuellement. Ce n'est pas uniquement la faute des hommes s'ils n'y voient pas plus clair. Le commencement de la sagesse pour eux serait peut-être de ne pas prétendre savoir ce qu'ils ignorent et de prendre conscience de leur condition : ce qui pourrait être plus facile, et serait, en tout cas, plus utile que de vouloir résoudre en une équation rationnelle, impossible à fixer, le problème de l'univers.

Rien n'est plus vrai. Encore est-il qu'une philosophie de la religion, à moins d'être un pur pragmatique, ne s'équilibre qu'en marquant son rapport à l'Être suprême. [...]

Le problème est nettement défini dans la leçon du 4 décembre 1920, sur « L'illusion mystique et la vérité humaine » :

Essayons donc de mieux voir d'où procède l'illusion mystique... comme elle nous est naturelle et comment aussi elle a toujours enfermé un élément de vérité religieuse et morale, qui est allé grandissant dans des religions toujours périssables ; enfin, comment cet élément, idéal mystique d'humanité dont la raison fournit la définition pratique, semblerait être, en son origine et dans son progrès, une intuition, de moins en moins imparfaite, de la réalité qui nous presse, de la vie qui nous pousse, de l'humanité qui doit être et du monde qui se fait, au fond, de la puissance mystérieuse et sacrée que l'on a personnifiée dans les ancêtres, les esprits, les dieux, Dieu..., la puissance de l'esprit, l'âme de justice et de bonté, l'âme d'humanité qui agit dans les sociétés humaines et dans les individus cherchant à se réaliser davantage et y réussissant peu à peu malgré mille défaillances.

Sur cette question du mysticisme, on peut lire dans ma leçon du 1^{er} décembre 1923 :

¹ Ce livre m'attira peut-être la plus belle et la plus touchante, la plus confiante lettre de Mgr Mignot, archevêque d'Albi et ami fidèle, m'ait écrite. Il y écrit notamment : « Si le silence des sphères épouvantait Pascal, le tintamarre, le brouhaha du monde, les agitations sans but, les crimes du monde m'épouvantaient encore davantage... Que de problèmes écrasants... Mais est-ce une raison pour ne pas suivre la petite lumière qui brille dans l'Écriture, malgré les Symboles qui parfois l'obscurcissent... »

Le mysticisme, à son plus haut degré, qui est aussi sa plus simple expression, n'est pas la vision sensible ni la révélation conceptuelle d'un au-delà céleste ; c'est le sentiment intuitif d'un au-delà présent, d'un infini où s'absorbe momentanément la conscience du moi, pour se retrouver ensuite agrandi, affermi et meilleur ; c'est, au plus haut sommet du mysticisme chrétien, comme dans le nirvana bouddhique, autant dire la désaffection de l'animalité dans l'homme, du sensualisme égoïste et intéressé, au profit de l'humanité, de l'esprit désintéressé et dévoué.

(Cheminant dans l'étude du mysticisme et de l'esprit, j'en venais tout naturellement à question de la foi) « qui est une forme normale du sens mystique et un élément essentiel dans la vie de l'esprit » ; Je l'abordais plus complètement dans ma leçon du 5 décembre 1925 :

Le vrai problème, réel et permanent, est d'assurer, à travers toutes les fluctuations de l'existence individuelle et sociale, à travers toute l'évolution des connaissances personnelles et de la culture commune, à travers les accidents de la vie et les crises, petites et grandes de la civilisation, l'équilibre de la conscience humaine, de l'esprit humain, de tous les rapports sociaux et aussi bien des rapports internationaux, de perfection morale et sociale à réaliser. De cet équilibre, qui ne saurait être entièrement stable, les formules de la science acquise ne suffisent jamais à garantir absolument la solidité. Il y faut l'élan, l'ardeur, la confiance, le sens de l'au-delà dans l'idéal conçu et dans la perfection réalisée, il y faut la foi... La foi n'a jamais été, elle n'est pas autre chose qu'une pleine assurance dans la vie de l'esprit... C'est la foi, sentiment profond du réel et pressentiment de l'idéal, qui sollicite incessamment la religion, la science, la morale et l'art à de nouveaux progrès.

En étroite coordination avec cet effort pour définir le problème religieux, j'ai rédigé et publié en 1923 un petit livre sur *La Morale humaine* (réédité en 1928), qui traite au fond, du même problème, mais au point de vue de la vie pratique et pour mieux préciser les applications de l'idéal religieux dans l'ordre de l'éducation et de la discipline que réclame une religion de l'humanité. Citons ces quelques lignes de conclusion :

Il n'est amour plus grand que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Ce don de soi est le tout de l'homme, la fin de toute discipline, la condition de toute société, société domestique, société civile, société humaine, la loi de la véritable humanité. [...] Le sacrifice ordinaire, indispensable à la vie commune et courante de la société... sera toujours le pain quotidien de la vie sociale ; il ne cessera pas de s'imposer lorsque les nations auront renoncé à cette grande absurdité, à cette grande abomination, à cette essentielle inhumanité qu'est la guerre. C'est dans la continuité, la perfection, la spontanéité croissante de ce sacrifice que s'instituera l'humanité, et c'est dans cet exercice de l'amour dévouement que les hommes trouveront la paix, la consolation, le bonheur. Le sacrifice consolidera en bonheur toutes les joies légitimes que peut leur offrir la vie, parce qu'il communiquera à toute leur existence le caractère d'un grand amour. Et ainsi la morale humaine finira par créer l'humanité.

Mes travaux d'exégèse ont été activement poursuivis pendant ces années, de façon à préparer les essais de synthèse que j'ai publiés dans les dernières années. Il s'agissait en tout cela d'éclaircir le problème des origines chrétiennes, et ces recherches m'ont grandement aidé dans l'élaboration de ce que j'oserai appeler ma philosophie religieuse où se devait déterminer la valeur humaine du christianisme. Si certaines de mes conclusions critiques ont paru à quelques-uns subversives du christianisme, c'est peut-être que l'on a pas tenu suffisamment compte de cette relation.

Car il convient maintenant de conclure en marquant la place qui revient au christianisme sur l'échelle des valeurs religieuses, compte tenu de tout le développement qu'ont pris dans les derniers temps les sciences de la nature, la connaissance de l'univers, et les sciences de l'humanité, la préhistoire, la paléontologie humaine, l'archéologie préhistorique et

historique, la connaissance de l'homme. On ne saurait trop inviter les théologiens de toutes les confessions chrétiennes et les croyants de toutes les religions du monde à se pencher sur les perspectives infinies qui s'ouvrent à nous de toutes parts et devant lesquelles s'évanouissent comme des rêves toutes les mythologies, même les théologies que nous a léguées l'antiquité. Que l'on considère l'immensité de l'univers qui s'est révélé à nous et l'insondable harmonie de ses lois, le mystère, jadis insoupçonné, des mondes infinis, et le mystère, non moins ignoré, de l'atome, de l'infiniment petit, ce qui nous apparaît comme la vie de chaque astre et la vie commune de tous les astres innombrables, et de tous les éléments du monde. De toutes les anciennes cosmogonies, il ne reste rien. Certes, le mystère du monde ne supprime pas le mystère de Dieu, mais il l'intensifie singulièrement et le déplace. Que deviennent l'idée de création absolue, sinon un symbole de vieille magie ? Et quel insensé ne risquerait aujourd'hui à chiffrer l'âge du monde ? Les siècles anciens ont ignoré cette profondeur infinie du mystère du monde et du mystère de Dieu ; le fait est d'importance en lui-même et dans ses conséquences. Mais toutes les religions et leurs livres sacrés ont pareillement ignoré le mystère de l'homme. La lente et pénible ascension de cet être, parti de l'animalité pour s'élever à une conscience progressive d'humanité, commence à s'éclairer pour nous jusque dans les incalculables millénaires de la préhistoire, et les origines mêmes de l'histoire nous apparaissent sous un nouveau jour, à commencer par l'histoire de ce proche Orient où la religion d'Israël et la religion chrétienne ont pris naissance. De cet autre mystère la Bible n'a presque rien vu. Israël et son Dieu, qui est devenu celui des chrétiens, entrent bien plus tard dans l'histoire des hommes et dans celle de l'Orient méditerranéen. Leur légende sacrée, parce que légende, et parce que relativement récente en sa forme traditionnelle, s'ajuste assez mal à l'histoire, qui peu à peu se reconstitue, du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne et des deux millénaires antérieurs ; même la légende sacrée du christianisme, contenue dans le Nouveau Testament, n'a que de minces rapports avec l'histoire. De ce second fait nous pouvons bien dire aussi qu'il est d'importance en lui-même et dans ses conséquences. La principale conséquence à déduire du double fait peut s'exprimer en deux mots : la religion juive et la religion chrétienne ne sont pas un cas primordial, unique et définitif, dans l'évolution religieuse de l'humanité ; elles sont un produit remarquable, disons le plus remarquable, de cette évolution historique.

Ce n'est pas à dire qu'il faille pour autant désespérer de l'avenir de la religion sur notre planète. L'idéal chrétien n'a jamais été plus nécessaire ni plus utilisable que dans le mouvement civilisateur de notre temps. [...]

De même que le christianisme ancien, en s'adaptant aux conditions du monde méditerranéen, s'est imposé à lui parce qu'il lui apportait un principe d'humanité supérieur à toutes les religions du paganisme comme aux spéculations de la sagesse hellénique, il faudra que les tenants du même idéal, dégagé de ses entraves traditionnelles, élargi à la mesure de tous les besoins et de toutes les aspirations légitimes de la civilisation contemporaine, élèvent leurs aspirations à la hauteur de toute vraie science en ne répudiant aucune lumière, et qu'ils proclament par-dessus tout le travail qui se fait, pour la pénétrer de son influence, le principe divin de l'amour dévouement, afin qu'une religion se réalise sur la terre en couronnement du christianisme et de toute religion, pour le perfectionnement de l'humanité entière dans la vie de l'esprit, dans la communion de Dieu.